

core effacé la mémoire des habitants français du Canada le terrible drame où ils ont joué un si grand rôle. Chacun conserve de cette époque des souvenirs tristes ou glorieux. Quelques-uns se repentent de ce qu'ils ont fait, tandis que d'autres seraient prêts à recommencer, s'ils se trouvaient dans les mêmes circonstances.

Trop jeune, je n'ai pu assister à ce conflit, où les descendants des vainqueurs des plaines d'Abraham se trouvèrent dans la nécessité de lutter encore, près d'un siècle après, contre le patriotisme de ceux qu'ils avaient vaincus. J'ai donc dû, en rapportant quelques faits arrivés dans ce moment de crise d'où dépendait peut-être l'avenir de notre beau pays, me conformer aux récits d'hommes de bonne foi qui y ont pris une part active.

I.

C'était vers le milieu du mois de novembre de l'année 1837. Les habitants de la bonne ville de Montréal, d'ordinaire si paisibles, se trouvaient, ce jour-là, dans un état d'excitation extraordinaire. L'on aurait dit le bruit sourd d'un volcan prêt à faire éruption. Or, voici la cause qui agitait si fortement les esprits. Des mandats d'arrêt, au nombre de vingt-six, venaient d'être lancés contre autant de canadiens, chers à leurs compatriotes, parcequ'ils avaient résisté aux Anglais, soit dans la presse, soit dans l'Assemblée Législative. Il faut remarquer qu'au temps où se passaient ces événements, toute preuve d'antipathie pour l'Angleterre était considérée

comme un acte méritoire. Il semble que la haine invétérée et tous les préjugés nationaux de nos pères se soient alors soudainement reveillés dans le cœur des Canadiens-Français.

Une compagnie de cavaliers, nouvellement organisée, fut chargée de mettre à exécution les mandats d'arrêt émanés par le gouvernement. Ils commencèrent d'abord par faire main basse sur quelques citoyens de Montréal dont les noms figuraient sur leurs listes de proscription. Mais, ils devaient aussi arrêter plusieurs personnes résidant à la campagne. Cette dernière partie de leur mission était la plus difficile à accomplir : car ils pouvaient s'attendre à être vigoureusement attaqués. En conséquence ils s'armèrent de pied en cap, et ce ne fut qu'après avoir pris toutes leurs précautions qu'ils se mirent en route, au nombre de trente environ.

Au moment du départ des dragons, une foule de Canadiens et d'Anglais s'étaient placés sur les quais pour voir partir le bateau à vapeur qui les portait. Il serait très-difficile de dire quelles étaient les sensations de ces spectateurs. Les Anglais semblaient triompher et ce n'était qu'avec dédain ou pitié qu'ils regardaient les Canadiens. Ceux-ci s'étaient formés par groupe et conversaient entre eux à voix basse. Dans l'un de ces groupes, on remarquait un jeune homme qui paraissait très-mécontent, mais, en même temps, très-curieux de connaître l'opinion de les aînés. Il posait des questions et faisait des objections à un vieil-